

# *libretto*



DOMINIQUE SCALI

À LA RECHERCHE  
DE NEW BABYLON

roman

*libretto*

© Éditions La Peuplade, 2015.

© Libella, Paris, 2016.

ISBN : 978-2-36914-239-3

*Je savais que ça finirait comme ça.  
Avec moi qui crève et vous qui regardez.*



PROLOGUE

MÉMOIRES D'UN PRÉDICATEUR  
SILENCIEUX

PARIA, 1881





## PARIA

*Mai 1881*

À gauche du foyer trônaient trois armes longues posées sur des crochets. La première était une baïonnette utilisée par l'arrière-grand-père pendant la guerre de l'Indépendance. La deuxième, un mousquet qui avait servi au grand-père pendant la guerre contre le Mexique. La troisième, une carabine qu'avait maniée le père pendant la guerre de Sécession. Elles tenaient lieu de trophées, mais elles étaient toutes bourrées de munitions, prêtes à donner encore et encore.

Ailleurs, les garçons s'amusaient à effrayer leurs petites sœurs en racontant que les loups allaient venir les manger. Au nord des Vermilion Cliffs, il n'y avait pas de loups, mais il y avait des Navajos et des mormons. Il n'y avait pas de forêt où les animaux pouvaient se cacher, mais il y avait des roches rouges millénaires en forme de statues. Derrière les aspérités, la menace ne pouvait être qu'humaine.

\*

Dès qu'ils entendirent le cri, les Severer crurent que des Navajos avaient attrapé et scalpé l'un des leurs. Un cri long et rauque, qui exprimait l'horreur et la douleur. Le genre de déchirement dans l'espace sonore qui vous informe qu'il

est déjà trop tard. Pour se faire entendre, le cri dut être plus fort que le sifflement de la bouilloire et le battement de la machine à coudre dans la cuisine où se trouvaient la mère et les enfants. Il dut se faufiler à travers les coups de marteau que frappait le père sous la rambarde. Il dut contourner la colline et couvrir le beuglement des bœufs pour se rendre aux fils qui rassemblaient le bétail à trois miles de là. Il y eut sans doute un écho, une réverbération contre les vallons, quelque chose d'assez amplifiant pour que tous les membres de la famille fussent parcourus du même frisson en même temps.

Les chevaux se mirent à hennir, les chiens à aboyer et le nourrisson à hurler. Le père monta à l'étage, les filles fermèrent les volets et se cachèrent sous la table, armées des fusils qu'elles n'avaient jamais utilisés. La mère attrapa une poêle en fonte en pleurant parce que le nourrisson dans ses bras ne cessait de pleurer. Au-dessus de leurs têtes, les femmes entendaient le craquement du plancher alors que le père passait d'une pièce à l'autre en pointant le canon de son arme de chasse dans le vide à travers chaque fenêtre, scrutant l'horizon sans savoir d'où apparaîtrait l'ennemi.

\*

Les Sevener n'avaient jamais été attaqués par les Navajos ni par aucune autre tribu. Ces groupes avaient tous été pacifiés et parqués dans des réserves, à l'exception de quelques bandes d'Apaches. Mais il en était des Indiens comme des fantômes: nul besoin de les voir pour qu'ils vous gardassent éveillés la nuit.

À Paria on racontait qu'à une certaine époque, les raids-surprises des Apaches pouvaient faire d'un hameau bien vivant un village fantôme du jour au lendemain. Les habitants étaient tétanisés par la mort comme des sculptures de

sang, et personne ne venait déranger leur sommeil pendant des semaines.

Par temps de paix, la peur disparaissait. Quand elle revenait, on se demandait comment on avait fait pour l'oublier et il semblait que toute cette insouciance reposait sur des mensonges. Puis la peur se dissipait, mais cette fois, on savait qu'elle allait revenir. Et quand elle revenait, on savait qu'elle allait repartir. La peur était une saison qui n'avait jamais été inscrite dans le calendrier.

\*

Le soleil commençait à baisser lorsque les fils revinrent à la maison. Sur le chemin du retour, ils avaient trouvé près de la route un homme qui gisait inconscient, le visage dans la poussière.

L'homme n'avait plus de mains. Elles avaient été tranchées et les moignons, cautérisés. Il était vêtu d'une redingote noire et de bottes de cavalier, son costume et ses cheveux étaient couverts d'une fine couche de saleté rougeâtre, comme toute chose qui traînait trop longtemps sur le bord du chemin. Quand ils l'avaient retourné, son visage aussi était poudré de sable orange. On aurait dit que l'homme, un Blanc, cherchait à se faire passer pour un Peau-Rouge. Les fils avaient placé l'inconnu en travers d'un cheval et avaient fait trotter l'animal jusqu'à la maison. Le fils aîné transporta le blessé dans ses bras jusqu'à l'étage des chambres. Les femmes le soignèrent, les hommes fouillèrent ses effets personnels. Ils ne trouvèrent aucune arme, pas même un couteau. En revanche, sa besace contenait une bible et un recueil de sermons. Ils en conclurent que l'inconnu était un prédicateur.

Ce soir-là, ils remercièrent le Seigneur de leur avoir enfin envoyé un homme de Dieu. Peu importait à quelle Église il appartenait, pourvu qu'il ne fût pas mormon.

« Bonjour, Révérend. Avec plaisir, Révérend. Quelle tête vous faites ce matin, Révérend. » Tous les membres de la famille Sevenser s'étaient habitués à le nommer ainsi.

\*

Le ranch des Sevenser était situé à quelques miles de Paria. Les premiers habitants avaient nommé leur ville « Pahreah », mais un cartographe négligent avait un jour inscrit « Paria » sur ses plans.

Sur la cinquantaine de familles qui s'y approvisionnaient, une dizaine seulement se disaient américaines. Les autres se considéraient comme mormones ; celles-ci n'avaient pas honte du nom de leur ville. Chaque dimanche, les Américains plantaient dans la terre quatre troncs de peuplier et étiraient une bâche au-dessus de leurs têtes. Ils se réunissaient sous cette tente-église pour montrer aux mormons que même s'ils n'avaient pas de ministre du culte, eux aussi savaient prier. Souvent, un ancien mineur devenu l'ivrogne du village assistait à la scène, le dos contre le mur en pisé de la taverne et les fesses dans la poussière. Il s'amusait à faire tenir en équilibre au bout de ses pieds le goulot d'une bouteille et marmonnait des insanités à l'intention des croyants.

« C'est la faute des femmes si y a plus d'or, disait le vieux. C'est toujours pareil. Quand les bonnes femmes commencent à arriver, l'or s'en va. La terre, ça se nourrit du sang et du whisky que les bonnes femmes font fuir. »

Il n'y avait jamais eu d'or à Paria.

\*

Les Sevenser chargèrent Astrid, leur fille aînée, de tenir compagnie au prêtre manchot et d'effectuer à sa place les tâches qu'il ne pouvait accomplir lui-même, c'est-à-dire

tout. Bien entendu, elle n'avait pas la responsabilité de le dévêtir ni de le laver. Elle devait avoir douze ou treize ans. Elle était assez jeune pour obéir, et assez vieille pour ne pas ennuyer l'estropié. Maigre comme un pieu, elle ne portait que des robes trop grandes pour elle, sans doute héritées de la garde-robe de sa mère. Elle dégageait une subtile odeur de lavande dans une maison qui ne sentait rien.

La mère Sevenser ne s'asseyait jamais et ne parlait à personne d'autre qu'à son nouveau-né. « Ch, ch... T'en fais pas, trésor. Bientôt on aura une église à nous », murmurait-elle en le berçant. Quand elle montait rendre visite au malade, elle déposait l'enfant dans ses bras. Le Révérend n'avait plus de mains et n'avait jamais tenu de nourrisson auparavant, mais la mère ne lui laissait pas le choix. « C'est lui qui va te baptiser pour de vrai. Bientôt, tu verras. Bientôt le Révérend ira mieux. » Pendant les repas, elle allait et venait autour de la table. « Les mormons croient que le territoire leur appartient et que toutes les femmes doivent entrer dans leur harem, mais ils verront bien, le jour où l'armée envahira leurs maisons et libérera leurs femmes. Quand tu seras grand, nous on aura une église et les mormons z'en auront plus. »

Le reste de la marmaille mangeait en silence. Les petits comme les grands étaient vêtus du même calicot identique, imprimé de rayures jaunes et vertes. Le Révérend remarqua qu'on avait pris la peine de recouvrir de peinture pervenche les lattes des murs de la salle à manger. On avait peut-être envisagé qu'un jour, dans cette maison, il y aurait des moulures et des tableaux. Le reste de la demeure était resté d'un bois brut d'une nudité assumée.

Astrid nourrissait le Révérend à la cuiller comme un enfant. Le père avait terminé son plat et se curait les dents. Le Révérend arrêta de mastiquer. Jamais plus il ne pourrait faire comme lui.

\*

La plupart du temps, le Révérend restait à l'étage, dans la chambre qu'il partageait avec les garçons, assis au pied de son lit avec la Bible ouverte sur les genoux. Quand Astrid tardait à tourner une page, il s'impatientait, alors elle demandait pardon. « Non, c'est moi qui dois te demander pardon, petite. Ce n'est pas ta faute si je n'ai plus de mains. Avant... j'étais reconnu pour mes poignées de main bienveillantes. »

À force de candeur et d'insistance, Astrid apprit que le Révérend se nommait Aaron. Elle lui demanda s'il s'agissait de son nom ou de son prénom. « Ça n'a aucune importance, répondit-il. Quand j'étais à Sacramento en soixante-douze, il y avait un marshal qui se nommait Eustis Marshall, ce qui faisait de lui le marshal Marshall. Ainsi, quand les gens l'appelaient, on ne savait jamais à quoi ils faisaient référence. »

Personne ne lui reposa la question. Il y avait d'autres mystères plus agaçants.

\*

Les Sevens menaient une vie rythmée par la course du soleil. L'heure importait peu et pourtant, le père sortait sa montre de sa poche de veste au moins deux fois pendant les repas. La mère tenait le nourrisson d'un bras et remuait le contenu d'un chaudron de l'autre. Le Révérend patientait à table, le dos droit, les moignons sur les cuisses, pendant qu'Astrid lui coupait un bout de porc mouillé.

– Alors Révérend, z'allez bien finir par nous dire qui vous a fait ça, demanda le père.

– Écoute pas ça, trésor, c'est pas une conversation pour les enfants, dit la mère avant d'embrasser le front du petit.

Le père leva les yeux vers elle puis revint planter son regard dans celui du Révérend.

– C’est le Matador qui m’a fait ça.

– Le quoi? s’étonna le père.

– Le Matador.

Le père se redressa sur sa chaise.

– C’était pas un vrai matador, je suppose?

Le Révérend mastiqua lentement.

– Est-ce que ça change quelque chose?

Astrid tendait au Révérend un morceau de pomme de terre au bout d’une fourchette. Elle avait suspendu son geste, une main en dessous pour éviter les dégâts, attendant que celui-ci ouvre la bouche.

– Probablement pas, dit le père en retournant à son assiette.

Le Révérend continuait de le fixer. Il engloutit la bouchée qu’Astrid lui tendait, puis la mastiqua jusqu’au bout avant de poursuivre.

– Si vous allez à Tucson, ils vous diront qu’on le nomme le Matador parce que c’est un somnambule redoutable. Il aurait été surpris à parler dans son sommeil et aurait dit quelque chose comme « pas grave s’il y a du sang, ils sont venus de partout pour me voir ».

\*

La maison des Sevenser recelait quelques trésors. Un lustre à trois lampes suspendu au-dessus de la table à dîner. Une chaise à siège rembourré, recouverte d’un fichu en dentelle de laine fine. Une petite commode aux pattes recourbées. Un plateau de service en argent. Deux livres à reliure épaisse. Et un vase de faïence dans une armoire pour le reste remplie d’articles de cuisine ou de couture.

Certains pionniers s’attachaient aux objets fragiles qui

avaient survécu au voyage. Les Sevenser semblaient avoir oublié les leurs. Depuis longtemps, la visite habituelle n'était plus de la visite. Il fallut l'arrivée du Révérend pour que la jeune Astrid fût surprise en train d'épousseter ces vestiges d'un passé mondain.

\*

Rien n'empêchait le Révérend Aaron de sortir, mais il préférait regarder l'extérieur depuis la fenêtre, comme si le monde était plus facile à appréhender lorsque divisé en quatre carreaux.

Les hommes devaient traîner le cheptel loin de la maison pour le faire brouter, jusque dans les creux du canyon, où un ruisseau éphémère venait abreuver la terre de rouille. Ils passaient leurs journées à cheval. Devant la fenêtre, le Révérend était là quand ils partaient. Et quand ils revenaient.

Plus jamais il ne pourrait monter à cheval.

Le soir, père et fils jouaient aux dés sur la table de cuisine avec l'air satisfait de ceux qui ont accompli leur corvée quotidienne. « Tout ça pour ça », pensa le Révérend la première fois. La deuxième fois, il eut envie de se joindre à eux avant de se rappeler que même pour le jeu, il n'avait plus de mains.

\*

Les Sevenser avaient un piano, désaccordé en permanence à cause de l'aridité du climat. Personne n'en jouait à part Astrid, qui avait appris la musique par elle-même. Un recueil de partitions traînait sur le lutrin, mais jamais elle ne l'ouvrait.

Pour la troisième fois de suite, elle pianotait *Sweet Betsy from Pike*, la seule mélodie qu'elle semblait connaître. Le



Révérénd s'imagina en train de lui fermer le couvercle sur les doigts. Il se retira près de la fenêtré pour rougir sans être vu.

\*

Le fils aîné se nommait Leroy, mais tout le monde l'appelait Lee. Il trouva le Révérénd dehors, dans l'annexe. C'était une pièce dépourvue de murs avec un toit en pente. Un ciel sans nuages s'étendait à l'horizon, un condor de Californie croassait. Une brouette et une roue de chariot encrassées de terre desséchée étaient appuyées contre la maison. Le Révérénd, debout, fixait les objets réunis pêle-mêle sur une table devant lui. Des écuelles, des hachoirs, un soufflet à bœufs, une pelle en tôle, des tenailles, un emporte-pièce, un fouet.

– Z'avez besoin de quelque chose? demanda le jeune homme.

– Il n'y a rien là-dedans que je saurais utiliser. Et même si je le savais, il n'y a plus rien que je puisse manier.

– C'est vrai alors que z'étiez pasteur?

– Je l'ai été. J'étais un des rares hommes à ne jamais porter d'arme. Même là où les fusillades étaient le plus susceptibles de survenir. Je payais les prostituées pour les faire parler, mais je ne les touchais jamais. Je mâchais du tabac à longueur de journée, et pourtant je jure que personne ne m'a jamais vu cracher.

Il hocha la tête dans le vide comme pour se convaincre, puis renifla.

– Je n'étais pas un exemple pour autant.

Il se retint de préciser qu'il était obsédé par tout ce que les gens pensaient, sauf ce qui le concernait. Il adorait négocier, mais n'avait aucun intérêt pour l'argent. Il ne jouait pas, mais avait l'impression d'être dans un jeu. Il croyait en

Dieu, mais n'avait pas la foi. Il invitait ses fidèles à prier pour leur prochain, mais ne priait que pour lui-même. Il omit aussi de dire qu'il avait vu une fillette battue par son père quand elle ne priait pas assez et une femme battue par son mari quand elle priait trop, soupçonnant le pasteur de l'avoir ensorcelée. Que de fois il avait juré que plus personne ne cherchait à gagner son ciel et que les plus fervents voulaient seulement s'assurer une place en première page du prochain Testament.

– Z'avez baptisé beaucoup de gens? demanda Lee.

– Non. Je récitais des sermons. Les autres prêcheurs allaient de campement en campement pour montrer aux fidèles à quel point il pouvait être facile d'entrer dans les voies du Seigneur. Je préférerais leur montrer à quel point ce serait difficile.

– Z'allez pas vous venger alors? Avec le pardon, et tout ça.

Il regarda le jeune homme du coin de l'œil pendant un instant.

– Et avec quelles mains je pourrais me venger?

Lee haussa les épaules.

– J'sais pas. Avec les mains de quelqu'un d'autre.

\*

Un jour, Astrid trouva le Révérend assis au pied du lit, la tête enfouie dans son oreiller. Elle n'avait jamais vu un homme pleurer. Elle s'approcha, le plancher craqua. Le Révérend releva la tête et l'oreiller tomba de ses cuisses. Il le coinça entre ses moignons, se leva puis le jeta sur le lit avant de se diriger vers la fenêtre. Il se tenait dos à la jeune fille, les bras en croix comme s'il avait encore des mains à croiser. Sa chemise était sortie de son pantalon, ses bretelles mal ajustées.

– Pourquoi on vous a fait ça, Révérend?

– Il faudrait demander au Matador, répondit-il en reniflant.

– Z’avez pas été chanceux en tout cas.

– La malchance n’y est pour rien. Elle m’aurait pris une main, pas les deux. Les gens prient pour se protéger de la malchance, mais ils devraient plutôt prier contre la méchanceté, qui ne punit pas que les téméraires. Elle vise justement les faibles, donc les prudents. La malchance n’effraie pas parce qu’elle est passive. Lorsque les éléments s’alignent contre vous de façon intentionnelle, la peur s’installe. C’est l’intention qu’on attribue aux choses et aux gens qui effraie. C’est comme de se croire libre tout en croyant en Dieu. Il est bon de se dire qu’il ne se mêle de rien, mais que s’il décidait d’agir, son intention serait bonne.

Il s’essuya la joue avec son avant-bras. Astrid regarda le plancher, puis brisa le silence de nouveau.

– Z’avez vraiment aucune idée de pourquoi il vous a pris vos mains?

Le Révérend allongea l’échine, soupira sans se retourner.

– Je connais les circonstances qui l’ont mené jusqu’à moi et qui l’ont poussé à commettre l’agression, mais au fond il n’y a pas de raison. *Pourquoi* est une question qu’on ne pose pas à un artiste. En vérité, ce n’est la faute de personne. À force de chercher ceux qui mériteraient d’être incarnés par d’autres, on finit par tourner en rond. Si New Babylon avait existé, j’aurais encore mes mains.

Pour la première fois, Astrid se dit peut-être que l’homme était fou, car elle ne chercha plus son regard et ne lui posa plus de questions hormis : «Avez-vous chaud? Froid? Avez-vous sommeil, Révérend?»

\*

– Y a quelque chose qui s'est égaré en venant ici, lui confia Lee un jour. J'sais pas comment dire. On est pas plus pauvres qu'avant. C'est pas une question d'argent. Mes parents... Je crois qu'ils ont juste arrêté de faire comme si on était des gens bien. Je dis pas qu'ils sont pas bien. Je dis juste que...

Il gratta la terre de son pied.

– Dans le Missouri, on était des gens respectables. Moi, je vais pas faire comme eux. Je vais aller ailleurs. Je vais pas abandonner si facilement.

– Si vous pouviez choisir votre mort, elle ressemblerait à quoi?

Vous pouviez parler avec un homme pendant des heures, de ce qui l'avait amené là où il était, de ce qu'il venait chercher. De la façon qu'il rêvait de vivre. Mais le Révérend avait depuis longtemps compris que le meilleur moyen de dégoter les êtres d'exception était de leur demander comment ils rêvaient de mourir.

Lee haussa les épaules.

– J'suis trop jeune pour penser à ma mort.

– Moi j'ai toujours rêvé de mourir dans le désert, dit le Révérend. N'y a-t-il pas plus honorable façon de s'éteindre que de mourir de soif là où il n'y a rien? De s'effondrer là où il n'y a pas d'ennemi, pas d'épidémie, ce qui revient à être fauché par la main de Dieu en personne? Le désert ne nous veut pas de mal, mais il reste pour nous un adversaire hors de portée.

\*

Si le Révérend Aaron trouvait le temps long, les habitants de Paria aussi, impatients de pouvoir entendre parler de Dieu par quelqu'un qui s'y connaissait en espérance.

– Il faut le comprendre, même pour un prêcheur, perdre ses mains est une terrible épreuve. Beaucoup d’hommes préféreraient mourir.

– Je veux bien, mais justement, il pratique le seul métier du monde pour lequel il a pas besoin de ses mains, argumentait-on.

Souvent, Lee lui demandait quand il allait se remettre à prêcher, mais il gardait le silence, sans bouger. Répondre à cette question, même pour la renvoyer au lendemain, semblait lui demander trop d’effort. Puis un jour, il formula une réponse, ou plutôt une condamnation.

– Jamais. Plus jamais je ne vais prêcher.

Lee rapporta ces paroles à Astrid, qui les rapporta à son père. Alors les Sevens commencèrent à tendre l’oreille aux ragots qui circulaient.

– Et si le prêtre mutilé était pas un homme de Dieu, mais un faussaire? Un voleur? Pourquoi on lui a coupé les mains si c’est pas un voleur?

– Mais alors, pourquoi s’être donné la peine de le garder en vie? Pourquoi on l’a pas fait se balancer au bout d’une corde comme n’importe quel voleur?

– Sûrement parce que c’est un pasteur et que ça aurait porté malheur.

Puis un jour, la rumeur se transforma en nouvelle. Des mormons de Paria avaient appris de leurs proches en Arizona que l’étranger avait été hébergé par des familles près de la frontière. Auprès d’eux, il ne s’était pas du tout fait passer pour un pasteur, mais plutôt pour un mormon du Missouri à la recherche de sa vieille sœur.

\*

Le Révérend Aaron fut amené à table comme tous les matins. Quelqu’un qui n’était pas le Révérend récita le

bénédictité, car celui-ci depuis le début demandait à passer son tour. Ils mangèrent tous sans parler, puis le père s'éclaircit la gorge.

– On va pas pouvoir vous garder, Révérend. Avec le nouveau-né, vous comprenez... Les filles vont remballer vos affaires et puis je vais vous conduire ailleurs. Où vous voudrez.

Le Révérend avait toujours su que ce jour viendrait, mais pas aussi tôt, pas aussi brutalement. Pas avant d'avoir élaboré un plan d'avenir ou, à tout le moins, un plan de vengeance.

– Je ne peux rien faire par moi-même, articula-t-il en regardant le bol devant lui.

– Vous devez bien avoir de la famille quelque part.

Il ne répondit pas.

– Vous avez une famille, des amis, Révérend? insista le père.

Le Révérend fit un signe de tête à Astrid, qui prit une cuillerée de bouillie et la fourra dans sa bouche.

Le père resta immobile à le fixer, puis posa un coude sur la table, et l'autre.

– Y a personne ici qui vous a demandé ce que z'avez fait, ou ce que z'avez pas fait, mais là je vais vous poser une question et je suis à peu près sûr que vous allez y répondre, parce qu'autrement, c'est moi qui va en décider: où voulez-vous que je vous conduise?

Le Révérend avala sa bouillie en soutenant le regard du père, un résidu gris sur le bord de la lèvre inférieure.

– Dans un endroit où il y a un grand bordel avec plein de prostituées.

Le père baissa la tête et ferma les yeux. Une des filles se signa. La mère, qui se promenait autour de la table pour endormir le nourrisson, berça l'enfant de plus belle.

– C'est bien ce que je craignais, murmura le père.

Astrid essuya le coin de la bouche du Révérend en versant une larme et plus personne ne dit mot.

\*

Quand le bruit de la calèche se fit entendre, annonçant le retour du père, Astrid alla l'accueillir et lui demanda où il avait finalement conduit le Révérend.

– Au sud, se contenta de répondre le père en descendant du chariot. Au sud y a des endroits qu'on sait même pas qui z'existent.

\*

À ce jour, la famille Sevener et la communauté de Paria ignorent toujours ce qui s'est passé le seize mai de l'an mille huit cent quatre-vingt-un, avant que le Révérend Aaron ne soit retrouvé les mains coupées dans la poussière du chemin menant à leur terre, mais ils affirment que les sauvages n'y sont pour rien.

La plupart des gens liront ce livre pour tout savoir sur Charles Teasdale. Les lecteurs du Mexique voudront connaître le destin de Vicente Aguilar. D'autres chercheront à mieux comprendre Russian Bill ou Pearl Guthrie.

Ce livre est dédié aux gens de Paria, car ce sont les seuls qui l'ouvriront dans le but de tout savoir sur le Révérend Aaron.





CARNET I

LES DIX PENDAISONS  
DE CHARLES TEASDALE

BULLIONVILLE, 1880  
PANAMINT, 1873  
POTOSI, 1861  
SAN FRANCISCO, 1849  
EUREKA, 1866  
AURORA, 1866 à 1871  
CHERRY CREEK, 1874  
VIRGINIA CITY, 1860 à 1875  
CARSON CITY, 1875-1876  
ELDORADO CANYON, 1876  
HOSSEFROSS, 1876  
HAMILTON, 1871 à 1876  
PRESCOTT, 1870 à 1876  
GREATERVILLE, 1876  
PIOCHE, 1880



*J'ai rien à dire. Les morts ont pas de droit de parole. Je sais que pour vous je suis pas encore mort, mais pour moi c'est fini.*



## BULLIONVILLE

*Juin 1880*

Au cours de sa vie, Charles Teasdale avait échappé à la pendaison à neuf reprises. Et puis un jour, il en eut assez et se pendit lui-même.

Il fut retrouvé dans une écurie au petit matin par le maréchal-ferrant de Bullionville, un village où il n'avait pourtant jamais mis les pieds auparavant. C'était une bourgade sans passé ni avenir. Personne ne se rendait plus là pour vivre ou mourir.

Il aurait pu choisir de finir ses jours à Pioche, à dix miles au nord, où les mines d'argent continuaient de cracher quelques baquets de minerai chaque semaine. Ou à Panaca, à deux miles au sud, paisible village agricole bercé par les cantiques mormons. Ou encore, à moins d'un mile au nord, dans la nature majestueuse des gorges d'argile.

Mais c'est à Bullionville, désert de rocaïlle et de pousses d'armoïse, que le désespoir de Charles Teasdale fit son assaut final, alors que même ses plus irréductibles habitants songeaient à plier bagage. Là où il n'y avait pas de bureau de poste et où les bocards à métal et leurs cheminées tombaient en désuétude. Où même les arbustes, vus de loin, avaient l'apparence des pierres. On ne pouvait dire si les terres sablonneuses de cette ville étaient grises ou jaunes, mais on pouvait affirmer sans hésitation qu'elles

avaient le teint des hommes malades juste avant qu'ils expirent.

Bullionville n'avait donc rien à voir avec la vie ou le suicide du quelque peu célèbre Charles Teasdale.

\*

Le vieux Duncan, maire officieux de la ville et célibataire endurci, ne savait que faire de sa fortune. Son seul plaisir résidait dans la prière et la contemplation de jolis paysages. Même ceux qui le connaissaient depuis son arrivée n'auraient pu soupçonner qu'il transformerait le suicide de Teasdale en complot régional.

Fier descendant des premiers colons hollandais, Duncan avait vécu toute sa vie pour l'amour du travail et l'accumulation de réserves. Les unes après les autres, il avait vendu les entreprises minières qui l'avaient fait prospérer et s'était installé dans une vaste villa d'où il pouvait admirer la muraille de monuments d'argile blanche qu'avait sculptés mère Nature pendant des millénaires, rappelant la finesse et la grandeur des cathédrales du vieux monde. La seule chose qui lui manquait dans son repaire isolé en marge de Bullionville était la présence de gens partageant son niveau d'éducation et avec qui il aurait pu discuter de politique et de philosophie, quoiqu'il ne pût souffrir ces dames de grandes familles qui portaient des chapeaux à plumes, exigeaient que leur eau fût versée d'une carafe en cristal et suivaient les préceptes de la mode avec plus de ferveur que ceux de la religion. Il priait chaque soir pour qu'un journaliste de l'Est passât par là et vantât la beauté de son emplacement dans un quotidien de Boston ou de St Jo, attirant par la suite les futurs pionniers. Mais il savait que tout ce qui intéressait les trop nantis qui s'adonnaient aux joies du tourisme, c'étaient les Indiens et leurs coutumes étranges.

Le maréchal-ferrant de Bullionville suivit le domestique de Duncan jusque dans la salle à manger, une pièce avec baie vitrée, aux murs blancs dépouillés de toute décoration. Le vieil homme découpait des morceaux de rosbif, mangeait sans appétit. Vêtu d'une veste grise ajustée et d'une chemise bleue attachée au col par un bouton unique, il paraissait aussi sobre que son domestique. On aurait même pu les confondre, si l'autre n'avait pas été noir.

– Z'êtes bien certain que c'est lui? s'informa-t-il en faisant signe au négrillon de préparer son cheval.

– Sûr comme j'suis là, m'sieur Duncan. J'ai parié trop souvent sur lui à Virginia pour oublier son visage et ses oreilles en chou-fleur.

Duncan mandata le maréchal d'aller quérir le photographe à Panaca et chevaucha lui-même jusqu'au palais de justice du comté, à Pioche. Selon la rumeur, il serait entré dans le bureau du juge de paix et aurait déposé trois liasses de billets devant lui. C'est ainsi qu'il aurait obtenu le transfert et l'escorte de deux prisonniers qui purgeaient une peine de deux mois pour avoir vendu de l'eau-de-vie aux Indiens.

Quand le geôlier déverrouilla la grille et qu'il apprit aux condamnés qu'ils étaient accusés du meurtre de Charles Teasdale, l'un d'eux répondit: « Ouais, on a tué Charles Teasdale. Et Abraham Lincoln aussi. Et Napoléon et le roi d'Angleterre. On les a tous tués. »

Le conseil de ville, mis devant le fait accompli, décida que pour le bien de la communauté, la version du vieux Duncan serait la vraie. Les pèlerins viendraient ainsi par centaines visiter la tombe de Teasdale. On paierait cher pour faire le tour de la chambre d'hôtel où le hors-la-loi avait dormi et

voir l'écurie dans laquelle il avait noué sa corde. Dans la même année, on fonderait un musée et créerait l'exposition *Vie et mort de Charles Teasdale, le pyromane de l'Ouest*. Bullionville deviendrait connue par-delà les frontières, son nom évoquant à jamais l'image sans âge du bandit excentrique.

Duncan s'enferma avec le cadavre de Teasdale et tira une balle dans le cœur encore tiède, histoire d'arrimer les apparences aux circonstances. Il n'y eut pas beaucoup de sang. Certains morts coagulent plus vite que les vivants.

\*

Dans le Nevada, nombreux sont ceux qui croient que si les gens du Sud pleurent de façon plus spectaculaire que les gens du Nord, c'est à cause de la chaleur. Parce qu'ils n'ont pas le temps de veiller ceux qui ont trépassé. La chaleur accélère tout, amplifie tout, y compris la putréfaction de la dépouille de leurs proches.

Le corps de Teasdale était étendu sur une planche de bois recouverte de glace taillée dans les hauteurs de la Sierra Nevada, mais ce n'était pas suffisant pour empêcher sa décomposition. Le photographe immortalisa un Charles Teasdale avec des vêtements imbibés d'eau, sa chemise blanche assombrie par une sueur d'outre-tombe. Au début, ceux qui n'avaient jamais rencontré Teasdale en personne se montrèrent sceptiques. La photo présentait un homme avec des marques de brûlure sur le côté gauche du cou et une barbe brune et touffue. Une barbe mature sur un visage encore jeune.

Quand il fut arrêté pour la première fois, Teasdale était encore imberbe. Lors de sa deuxième arrestation, il avait commencé à se laisser pousser une moustache, puis une barbe, mais elle avait brûlé dans un incendie qu'il avait lui-même déclenché. Ainsi, tous les avis de recherche qui



avaient circulé à partir de ce moment et jusqu'à la fin de sa vie l'avaient présenté sans poil au menton, avec un visage jeune et sans imperfection. Après ses deux premières fuites, les justiciers amateurs ne reconnurent plus le pyromane à peine pubère qui n'avait pourtant jamais cessé d'être recherché.

Une affiche fraîchement peinte sur un panneau de bois fut clouée contre une poutre et placée près du chemin.

BIENVENUE À  
BULLIONVILLE  
DERNIÈRE DEMEURE DU GRAND  
CHARLES TEESDALE  
LE PYROMANE DE L'OUEST

La ville venait de s'élever dans la hiérarchie des mythes. Des missives furent envoyées aux quatre coins du pays. « Charles Teesdale a été assassiné. Venez voir le théâtre de ses dernières heures. »

Le défunt en question aurait été déçu de voir son nom mal orthographié, lui qui de son vivant considérait sa signature comme son unique fierté.

\*

Le douzième jour du mois de juin de l'an mille huit cent quatre-vingt, le Révérend Aaron officia la cérémonie funéraire en l'honneur de Charles Teasdale. Les figures les plus importantes de la région étaient toutes présentes pour les obsèques de cet homme qu'ils n'avaient jamais connu, leurs habits sombres et leur attitude impatiente les faisant ressembler à des vautours. Les habitants étaient agglutinés autour du trou, leur chapeau dans les mains malgré le soleil, la sueur leur coulant sur le dos. Les femmes tenaient leurs

éventails fermés devant elles, par respect du protocole. Aucune larme ne fut versée.

Le Révérend fut le seul à prendre la parole.

« Charles Teasdale était un homme tourmenté. Il faisait partie de cette première génération d'enfants de pionniers qui n'ont jamais vu l'Est avant l'âge adulte. La seule famille qu'il a connue est celle que forment les habitués des tavernes qui, de ville en ville, sont tous semblables, interchangeables.

« Comme les sauvages, Charles Teasdale était un nomade qui vivait loin des enseignements du Seigneur. Or, aucun homme n'est damné de son vivant. Contre toute attente, Teasdale a entendu la voix de Dieu à travers la mienne. Sous mes yeux, je l'ai vu changer. Je l'ai écouté alors qu'il s'interrogeait sur ce qu'il voulait laisser comme trace de son passage en ce bas monde. Il est mort comme il a vécu, mais il a été sauvé avant. Et si un bandit sans scrupules comme Charles Teasdale a pu être sauvé, tout le monde le peut. »

À cette époque, le Révérend ignorait encore que Teasdale s'était suicidé. S'il l'avait su, voilà ce qu'il aurait dit :

« Teasdale, espèce d'enfant de chienne. Je ne t'aurai ni sauvé ni battu. Si tu voyais dans quel état je suis, tu n'aurais pas perdu tout ce temps. Tu te serais pendu plus tôt. »

*Tant de façons de mourir et même pas  
le début de la moindre frayeur.*

## PANAMINT

*Juillet 1873*

On savait qu'on était arrivé dans la Vallée à cause du vent qui y soufflait en permanence. Son sifflement était fluide, comme s'il coulait entre les rochers, et aigu comme une voix de femme. Les Indiens l'appelaient Chinook, croyant que cette voix hantait les endroits que l'homme n'était pas censé coloniser. Ceux qui s'y connaissent savent que le vent de la Vallée était le même que partout ailleurs. La vraie différence, c'est qu'il n'y avait pas de cris et de rires d'enfants pour en couvrir le bruit. Certains vous diront que les gens dans la Vallée étaient fous parce qu'ils vénéraient les orages. Que les éleveurs se réunissaient sur leurs chevaux et tiraient dans les airs, partout, sans aucune raison. Les gens qui s'y connaissent disent que c'est pour couvrir le bruit du vent qu'ils le faisaient. Pour ne pas devenir fous de l'absence des enfants.

Le jour, on pouvait se verser un seau d'eau sur la tête et, dix minutes plus tard, être complètement sec. Des meurtres y avaient été commis pour un bout d'ombre. Dans les creux de Surprise Canyon, lieu d'embuscade par excellence, les Indiens pratiquaient autrefois une torture artisanale qui consistait à attacher l'homme blanc à un acacia dépourvu de feuilles, en plein soleil, dans un lieu où personne ne passait. Ensuite ils lui enlevaient son chapeau et le plaçaient

bien en vue de lui, mais à une distance inatteignable. Pour que l'homme se souvînt qu'il devait mourir parce qu'il était blanc, puisque les Indiens, eux, n'avaient pas besoin de chapeaux.

Panamint se trouvait là où le sable chaud causait des brûlures aux pattes des chevaux. Là où dehors, c'était l'enfer. Quand on entrait à l'intérieur du tripot, c'était encore l'enfer. Par son caractère invivable, le camp attirait les plus téméraires et les plus désespérés. Ceux-ci croyaient que le simple fait de s'y rendre méritait une rétribution céleste et, déçus, n'hésitaient plus à commettre le moindre péché puisque, de toute évidence, Dieu ne s'intéressait pas à un endroit pareil.

\*

Le Révérend Aaron entra dans le tripot en bras de chemise, avec ses livres enroulés dans sa redingote. Exhiber sa bible et ses recueils de prières dans ce genre d'établissement était le moyen le plus rapide d'être classé dans le regard des autres. Il y avait deux types d'hommes : ceux qui tentaient d'oublier qu'ils étaient effrayés en permanence en suscitant la peur chez les autres, et ceux qui prêchaient les Évangiles pour convaincre les autres de ne pas leur tirer dessus. Il resta planté près de l'entrée en chiquant son tabac, le temps d'habituer ses yeux à l'obscurité. Deux joueurs l'évaluèrent du coin de l'œil sans se retourner. Panamint ne faisait pas partie de son circuit habituel. En jaugeant la clientèle, il se demanda pourquoi.

Plus d'un assassinat avait été perpétré dans ce tripot, réputé le moins bien éclairé de la Vallée. Il y faisait si sombre comparativement à l'extérieur que les mineurs auraient pu se croire de retour dans le fond de la mine. Les seuls rayons de lumière provenaient du plafond, percé de

trous de balle. Le soir, le patron suspendait une lampe à huile à un crochet passé dans un des orifices, rien qui pût permettre aux clients de voir ce qu'ils buvaient.

Le Révérend se dirigea au fond et déposa ses effets sur le comptoir. Le barman était occupé à discuter avec une créature en habit de travail, chemise de nuit et caleçons bouffants. Le Révérend devina son reflet en face de lui, dans un miroir si large qu'il doublait les dimensions de la salle. Ce n'était pas le plus bruyant des tripots. Il n'y avait pas de piano, pas de musique. Pas de meute de filles ivres pour emplir la pièce de leurs rires forcés. Les mineurs jouaient leurs cartes en marmonnant et en s'enfilant des verres de liquide ambré. S'il l'avait voulu, il lui aurait été facile d'attirer l'attention des gens et de leur communiquer ce que Dieu pensait de leurs vies insignifiantes.

«T'es qu'un fils de pute, Malvern», entendit-il en provenance du centre de la salle.

L'homme qui avait prononcé ces paroles était assis dos au Révérend. Il avait les cheveux longs sous un petit chapeau mou. En face de lui, le dénommé Malvern portait des gants sans doigts et un haut-de-forme court et rongé par l'usure. Il avait une veine qui palpitait au milieu du front et des ongles jaunes et épais comme des griffes.

– Qu'on gagne ou qu'on perde, avec toi on est tous des fils de putes, fit Malvern sans hausser le ton.

– Tu peux pas le savoir, tu perds jamais. Comme tous les autres fils de putes de tricheurs dans ton genre, répondit l'homme au chapeau mou.

– Alors tu peux écrire ça dans ton petit journal. Que ce soir tu t'es encore fait battre par un autre fils de pute.

Le Révérend cessa de chiquer son tabac. Le regard du barman glissa de la femme aux clients. Les joueurs de la table voisine suspendirent leur geste, cartes en main, pour regarder par-dessus leur épaule. La femme se retourna

et marcha à reculons jusqu'au bout du comptoir, prête à s'accroupir au premier mouvement brusque. Là, elle serait à l'abri des balles perdues mais s'exposerait aux éclats de miroir. Puis un ronflement, rauque et rocailleux, brisa le silence. Le Révérend scruta le fond de la salle et décela un homme qui dormait assis sur une chaise dans la partie la plus sombre du tripot, inconscient de la tension qui régnait. Il avait la tête penchée vers l'arrière et la bouche ouverte.

L'homme au chapeau mou retira ses mains de dessous la table avec une lenteur paralytique et ouvrit les paumes. Il n'avait pas d'arme, tandis que les mains de Malvern étaient toujours cachées. Sa paupière gauche eut un spasme.

– Allez, fous le camp, dit Malvern en indiquant la sortie du menton.

L'autre, les mains en l'air, se dirigea vers la sortie. Les joueurs se détournèrent et se remirent à jouer. Le Révérend recommença à chiquer son tabac en plissant les yeux pour mieux observer le dormeur.

– Lui, c'est Charles Teasdale, l'informa le barman.

Le chapeau du dormeur était posé sur la table. Il avait une tache de sang sur un côté de la tête, jusqu'à la pointe de ses cheveux, mais pas comme s'il avait saigné. Plutôt comme si on lui avait saigné dessus. Il n'avait pas trente ans, mais il en paraissait davantage.

– Même s'ils avaient tiré, lui il aurait pas ouvert un œil, continua le barman. Il paraît que vous pouvez vous mettre à deux pas devant lui et tirer au plafond, qu'il va pas plus se réveiller.

– Vous l'avez déjà vu faire, continuer de dormir alors que les autres se tiraient dessus ?

– Non. Mais c'est ce qu'on dit. Quand je le regarde, j'ai pas de mal à y croire. Les chevaux dorment bien debout. Lui, il dort assis.

C'est dans ce même tripot que deux ans plus tard Charles

Teasdale serait arrêté, traîné jusqu'à Carson City et enfermé dans la prison d'État en attendant d'être exécuté pour une neuvième fois. Mais pour l'heure, il dormait.

\*

Charles Teasdale était un de ceux qui ne supportaient pas le silence de la Vallée. Il ne tolérait pas le silence en général, peut-être parce qu'il était lui-même un homme de peu de mots. Il n'avait jamais rien à raconter, mais si en route il croisait un cavalier qui avançait dans la même direction que lui, il ne dédaignait pas la compagnie de l'inconnu, au risque qu'elle fût mauvaise. Il n'était pas ému par les grands espaces. Il adorait les feux de camp, mais refusait de dormir à la belle étoile. Pourtant, il était incapable de passer une nuit dans un lit. Il avait besoin de la taverne, d'un bruit constant qui ne le concernait pas, sans quoi il devenait insomniaque. On raconte qu'un soir il se retrouva dans une communauté de fanatiques de prière, où les établissements servant de l'alcool avaient tous fermé. Le jour venu, on le vit près des marches de la quincaillerie, là où il y avait le plus de va-et-vient. Il dormit au soleil avec son chapeau sur les yeux, la tête dénudée. Il passa la nuit suivante à vomir son insolation.

Teasdale coupait sa barbe quatre fois par année, mais ne la rasait jamais. Dans sa besace, il traînait des feuilles, un étui, une plume métallique et un encrier. Il avait les doigts tachés en permanence, résultat des heures passées chaque jour à griffonner sa signature sur des bouts de papier afin de la perfectionner. Il ne retirait ses bottes que pour aller aux bains. À cause des serpents, qu'il disait. Le matin, à son réveil, il s'asseyait n'importe où et nourrissait les poules et les chiens errants. Il changeait de cheval plus souvent que de



chemise. Il ne la portait d'ailleurs jamais blanche. Le blanc était trop salissant pour cet homme qui s'était élevé parmi ses semblables en s'attirant des coups sur la mâchoire.

Il allait de campement minier en campement minier, mais jamais il ne prospectait. Il ne retournait pas deux fois dans la même ville, sauf par nécessité ou pour y mettre le feu. Il ne couchait jamais deux fois avec la même fille. Chaque soir il se soulait autant que la veille. Au-delà du fait qu'il était recherché dans plus de huit comtés, on ne voyait pas trop pourquoi il tenait à bouger autant. Passé un certain degré d'ivresse, tous les endroits du monde devaient se ressembler.

*J'ai seulement profité du fait que les autres respectaient les règles. En les ignorant, ça m'a donné une longueur d'avance. Dans la vie comme vers la mort.*

## POTOSI

*Avril 1861*

La première fois que Charles Teasdale échappa à la pendaison, il se trouvait à Potosi. Dans ce campement, les tentes avaient poussé n'importe comment, au gré de l'arrivée des mineurs, attirés par les promesses de travail comme des mouches par le miel. C'était un hameau de boue et de merde. La boue mangeait les souliers, grimpait, escaladait, tandis que les souliers s'enfonçaient, se perdaient et perdaient leur raison d'être. La boue, oui, si vous aviez vu la boue. Le sable fin, sournois. Partout. La merde, le liant de toutes ces substances. Tout était dans la merde et la merde était dans tout.

Le tripot de Potosi avait l'allure d'un chapiteau avec sa structure de bois inachevée et son toit en toile. La lumière du jour filtrait de partout et évoquait aux buveurs l'ambiance des campagnes militaires qu'ils avaient fuies. On n'était jamais tout à fait dehors ni tout à fait en dedans. À l'intérieur des tentes, les miroirs étaient tous sales et flous. On pouvait dire adieu à la petite moustache fine et bien taillée. Il fallait se résigner aux grands coups approximatifs. La lame, un poignard, était aussi un couteau de cuisine. Manger, tuer, raser. Un seul outil pour tout. C'était un camp habité par des hommes dont la sueur empestait l'oignon et dont les ongles restaient noirs même après avoir